

# Doctrine Fusionienne

---

## ÉTERNITÉ DE L'HOMME

---

L'ÉTERNITÉ DE L'HOMME PEUT SE PROUVER DE QUATRE MANIÈRES DIFFÉRENTES : *physiquement, moralement*, PAR L'*analyse* ET PAR LA *synthèse*.

**Démonstration physique.** — Tous les êtres sont distincts entre eux. Ils ont une forme et une vie qui leur sont propres. Chacun est organisé pour accomplir certaines fonctions, et ces fonctions nécessitent une forme, qui est l'expression exacte de leur nature. Plus les fonctions sont d'un ordre élevé, plus la forme est perfectionnée et plus aussi la nature de l'être a d'excellence.

Le minéral, le végétal, l'animal, l'homme, ont chacun une forme merveilleusement appropriée aux fonctions qu'ils doivent remplir.

Le minéral destiné à subir l'action de tous les autres êtres est, par cette raison, constitué de manière à leur obéir passivement. Il n'a ni liberté ni volonté, ni mouvement, et Dieu a dû aussi le priver de sensation, afin qu'il ne fût pas le plus malheureux des êtres.

Le végétal, devant servir à l'usage d'un grand nombre d'êtres d'un rang supérieur à lui, se trouve aussi, par la même raison, organisé de manière à subir passivement leur action sans en souffrir. Toutefois, la fonction du végétal étant d'un ordre plus élevé que celle du minéral, il a aussi une forme plus perfectionnée dans l'ordre hiérarchique : sa vie à lui

commence à se manifester. Il n'est pas un simple agrégat de molécules retenues entre elles par une certaine force : il vit dans tout son entier d'une vie qui constitue chez lui l'unité d'existence. Dans le minéral, chaque molécule particulière peut-être considérée comme un être à part, relié seulement aux autres molécules en vertu de la force de cohésion qui est le seul lien d'unité entre elles, d'où il suit que l'être minéralogique a un volume indéterminé et soumis au plus ou moins de molécules agrégées, tandis que le végétal, au contraire, a un développement déterminé par sa vie propre. Toutes les parties qui le constituent sont solidaires. Elles concourent à la vie commune. Il y a unité de principe en lui par le germe qui lui a donné naissance, unité dans sa forme qui caractérise chaque être particulier de son règne, et unité dans ses fonctions ou ses produits qui sont toujours les mêmes.

Le végétal a la faculté de se perpétuer, le minéral non. Le végétal est doué d'une sorte de mouvement par sa croissance et sa végétation ; le minéral, une fois formé, reste ce qu'il est, ou s'il s'augmente, c'est par superposition et en se mêlant souvent à des corps hétérogènes : la constitution du végétal, au contraire, est parfaitement homogène et son développement se fait par intussusception, ce qui est d'un ordre bien plus élevé. L'individualité se dessine donc en lui d'une manière manifeste, tandis qu'on ne peut voir que le particulier dans le minéral. Aussi la forme du végétal est bien plus complexe, plus belle, plus harmonieuse et bien supérieure à celle du minéral. On pourrait même dire que la sensation commence en lui à se révéler sourdement ; car pour le végétal il y a une vie et une mort, un état de santé et des maladies qui peuvent le faire périr. Il souffre donc, mais virtuellement et sans en avoir conscience.

L'animal doué de la faculté locomotrice, est, par ce seul fait, supérieur à tous les végétaux. Ses fonctions étant d'un ordre plus parfait, son individualité est mieux dessinée. Il porte en lui le principe de son mouvement ; il sent d'une ma-



nière plus explicite; jouit d'une certaine liberté; se reproduit en vertu d'une loi plus complexe; sa vie en un mot a plus d'unité, plus d'indépendance, car il est chargé lui-même de la conserver; aussi Dieu a-t-il mis en lui tout ce qu'il faut pour cela. Depuis la larve et le ciron jusqu'à l'homme, la forme de l'être animé se développe de plus en plus à mesure que sa vie, son individualité, ses sensations, sa liberté, sa constitution et ses fonctions grandissent progressivement en importance.

L'homme, qui est l'être le plus élevé dans l'échelle animale, a aussi la forme la plus propre à accomplir les actes qui sont dans sa fin. Sa forme ne commande pas la nature de son être, elle ne fait que la servir. C'est un instrument destiné à fonctionner aux ordres de la substance intelligente qui est en lui. Et ce qui le prouve, c'est la liberté dont jouit cette intelligence qui va même jusqu'à altérer et à détruire la forme selon son gré. Si l'intelligence était le résultat de la forme, l'intelligence lui serait nécessairement subordonnée comme le fœtus est subordonné à sa mère dans le sein de la femme; comme le fruit est subordonné à l'arbre qui le porte, comme l'effet est soumis à sa cause. Jamais l'intelligence ne pourrait s'élever contre la forme, pas plus que l'effet ne peut s'élever contre sa cause. Il serait absurde d'admettre que l'intelligence étant le résultat de l'organisme humain pourrait forcer cet organisme à se détruire. De plus, on ne concevrait pas que le résultat de la forme, qui devrait être nécessairement dans un rapport exact avec elle pût la juger, la censurer, la désapprouver, en être mécontent; c'est comme si le son du cornet à bouquin se plaignait de n'avoir pas la douceur d'un son de flûte, comme si l'odeur émanée d'une plante fétide blâmait sa cause de ce qu'elle n'a pas le parfum de la fleur d'oranger ou du jasmin. Puisque l'intelligence n'aurait d'existence qu'avec la forme, qu'elle naîtrait et périrait avec elle, il ne faudrait pas qu'elle pût concevoir rien au-delà de la durée de sa cause. D'où pourraient lui venir les notions de justice et de raison universelles, d'infini, d'éternité, de dévouement, de

perfection? Certes, ce ne pourrait être l'assemblage des parties organiques de l'homme qui pourrait donner naissance à de pareilles idées: car la forme est périssable, passagère, changeante; elle n'a qu'une très courte durée; ses instincts sont tous égoïstes. Le corps veut jouir et non souffrir; cela est en principe dans sa nature, et c'est même le mobile de sa conservation. Comment donc l'homme se résout-il aux privations, à la douleur par esprit de justice ou de générosité quand son corps répugne à la souffrance? Comment conçoit-il l'infini quand tout chez lui est fini? Un organisme aussi imparfait que le nôtre pourrait-il produire un résultat qui s'élèverait à la notion du parfait? D'où pourrait nous venir l'idée de durée éternelle lorsque la durée de la forme est si courte? Quel rapport y a-t-il entre un corps humain enfermé dans son organisme isolé sans relation intime avec les autres et la raison universelle? Quelle nécessité y a-t-il que l'homme éprouve le besoin de tout voir, de tout connaître, de tout posséder, de jouir de tout, quand la durée ne lui permet de satisfaire que l'infiniment petite fraction de ses désirs? N'est-il pas vrai que le résultat d'une organisation aussi fugace serait quelque chose de bien étrange, puisqu'il y aurait entre l'intelligence et la forme une si complète désharmonie? Eh quoi! nous travaillons aujourd'hui à l'amélioration commune, nos efforts concourent à réaliser les progrès de l'avenir et quand le temps de jouir de ces progrès sera venu, nous n'y serons plus et tout sera fini pour nous? Ne comprenez-vous pas que si cela était ainsi, il y aurait désavantage à naître des premiers, et que chaque génération jusqu'à la fin des siècles serait en droit d'accuser Dieu de ne l'avoir pas fait venir plus tard? Il y aurait là une injustice criante comprise par tous les hommes, ce qui ferait de l'homme un être plus juste, plus équitable que Dieu, proposition qu'on ne saurait admettre.

La forme ne commande donc point l'intelligence; elle n'est qu'un instrument donné à la substance intellectuelle pour travailler à son élaboration; l'homme, comme on l'a dit juste-



ment, est une intelligence servie par des organes et non un phénomène résultant d'un certain organisme. Le rêve, le somnambulisme naturel et magnétique, prouvent d'ailleurs que les organes ne sont pas absolument nécessaires pour accomplir, même en ce monde, les fonctions que l'intelligence exerce par leur moyen. Mais s'il fallait donner une dernière raison géométrique, la voici :

Si l'intelligence est la résultante de la forme, comme la circonférence d'un cercle est la résultante de l'étendue du rayon, l'intelligence serait nécessairement subordonnée à la forme, comme la circonférence d'un cercle est nécessairement subordonnée au rayon. Ainsi, de même qu'on ne peut augmenter ou diminuer le rayon d'un cercle sans augmenter ou diminuer sa circonférence, on ne pourrait non plus modifier la forme humaine sans modifier en même temps l'intelligence.

Par conséquent, la mutilation du corps, la perte des membres, l'oblitération ou l'atrophie des organes, devraient altérer les facultés intellectuelles ; car, ou toutes les parties constituant le corps humain ne sont pas nécessaires, et alors on ne voit pas pourquoi tous les hommes naîtraient invariablement avec elles, ou si elles sont nécessaires, toutes ont dû concourir à la production du phénomène intellectuel, et dès lors il est impossible de retrancher l'une quelconque d'elles sans retrancher dans la même proportion une partie du phénomène intellectuel. Cette proposition est absolue, et se vérifie par tous les cas possibles. Un triangle équilatéral est le résultat de trois lignes droites égales entre elles, se touchant par leurs extrémités. Si au lieu de trois lignes égales entre elles vous n'en avez plus que deux, le triangle a changé de nature. Vous ne pouvez faire subir la moindre modification à l'une quelconque des lignes, sans que le triangle ne soit aussitôt modifié. Une flûte d'une certaine longueur et d'un certain calibre produit des sons qui sont dans un parfait rapport avec la longueur et le calibre. Diminuez la longueur de la flûte ou rétrécissez son calibre, et aussitôt vous avez pour produit des sons différents. Il devrait

donc en être de même de l'homme. Celui qui est gras et qui devient maigre, celui qui devient cul-de-jatte et celui à qui il ne reste que le tronc, ne devraient plus du tout manifester la même intelligence. Or, des myriades d'exemples prouvent le contraire. Quelque modification que l'on fasse subir au corps, l'esprit reste intact. La perte de la vue et de l'odorat, la destruction du poumon, du foie, l'altération du cœur d'où résulte toujours tôt ou tard la mort de l'individu, laissent l'homme dans une complète possession de l'intelligence. Tant qu'il lui reste le cerveau libre, il pense, il juge, il accomplit les fonctions intellectuelles. Donc l'intelligence ne peut pas être le résultat de la forme corporelle.

Serait-ce à dire alors qu'elle résulterait du cerveau uniquement? Examinons cette proposition. Ou l'intelligence est le résultat de la constitution organique du cerveau, ou elle procède de sa substance propre. Si elle était le résultat de la constitution organique du cerveau, comme cet organisme se trouve enfermé dans un lieu particulier du corps, circonscrit dans une boîte osseuse qui l'isole et le protège, le phénomène intellectuel devrait se passer tout entier dans la tête et n'avoir aucune révélation du monde extérieur. Une intelligence produite par une pareille cause serait extrêmement bornée. Elle s'élèverait tout au plus à la conception de l'enceinte qu'elle occupe dans ce crâne. Et d'ailleurs toutes les parties constitutives du cerveau étant elles-mêmes inintelligentes, ne pourraient aucunement par leur réunion produire ce qui ne serait dans aucune d'elles. Rien ne vient de rien. Quand l'électricité résulte de la pile voltaïque, c'est que chaque plaque de métal formant la pile contient en soi du fluide électrique et que l'arrangement et la combinaison des plaques dans la pile ne font que le dégager. Quand le ressort fait marcher les rouages d'une montre, c'est qu'il y a en lui une force suffisante pour cela. Mais les rouages par eux-mêmes sont inertes et impuissants à rien produire. Vous avez beau les mettre dans le rapport voulu pour que la montre soit constituée dans



sa forme organique, tant que la pièce qui a la vie en elle-même n'existe pas, toutes les autres pièces sont mortes. Il en serait de même du cerveau. S'il n'y avait pas en lui la substance intelligente il ne pourrait la produire. Il faudrait donc, d'après ce que nous venons de voir, que l'intelligence se trouvât mêlée à la substance de chaque partie constitutive du cerveau comme le fluide électrique se trouve contenu dans chaque plaque de métal de la pile voltaïque. Dans ce cas, on pourrait comprendre que de même que l'électricité se produit par l'assemblage de la pile, de même aussi l'intelligence pourrait se dégager par l'assemblage du cerveau. Mais le fluide électrique produit par la pile n'est pas d'une autre nature que celui renfermé dans chaque pièce de métal. Par analogie, l'intelligence produite par le cerveau ne pourrait donc pas non plus être d'une autre nature que celle contenue dans chacune de ses parties constitutives. Et, en effet, la réunion de parties homogènes forme un tout homogène parfaitement identique à ses parties constitutives, et la réunion de parties hétérogènes ne peut former qu'un tout hétérogène sans unité et sans simplicité, lesquelles sont pourtant les qualités essentielles de l'intelligence. Il y aurait donc dans chaque partie du cerveau comme dans autant de véhicules particuliers une somme particulière d'intelligence essentiellement égale à l'intelligence humaine qui ne différerait que du plus ou moins dans la manifestation. Or, comme le propre de l'intelligence est de comprendre, d'apercevoir, de constater, de juger et d'avoir surtout conscience d'elle-même, chacune de ces parties d'intelligence contenue dans les pièces du cerveau, exerçant les propriétés qui lui sont essentielles, fonctionnerait nécessairement dans son véhicule, et il y aurait ainsi dans le cerveau autant d'intelligences particulières que de parties dont il serait constitué. Chacune d'elles se constituerait à part, apercevrait, comprendrait, et jugerait séparément. Et comme toutes les pièces du cerveau ne sont pas identiquement les mêmes, chaque intelligence particulière contenue dans son véhicule

propre, instrumenterait diversement, se différencierait des autres, d'où il résulterait que chaque homme, au lieu d'être unitaire, serait multiple; au lieu d'avoir une seule individualité aurait plusieurs individualités; au lieu d'avoir une seule manière de voir au même instant aurait plusieurs manières de voir à la fois; en un mot, l'homme dans un pareil état serait un être plein de contradiction, de confusion, de trouble; il n'y aurait pour lui ni vérité, ni ordre, ni justice, ni raison. Tout serait de mille manières différentes à ses yeux, et par conséquent il ne pourrait jamais ni se déterminer ni se fixer sur rien. Or, un pareil être serait évidemment impossible.

On ne peut donc pas plus admettre que l'intelligence humaine est un produit dégagé du cerveau par l'assemblage de ses parties constitutives, qu'on ne peut admettre qu'elle est le résultat de la forme du cerveau ou du corps humain tout entier.

Mais si elle n'est point le produit de la forme et de la constitution organique, elle est donc quelque chose à part, de séparé; elle a donc une existence propre et par conséquent la destruction de la forme humaine par la mort ne peut nullement l'atteindre.

Qu'est-elle donc? C'est ce que dit la doctrine. Tout ce que nous avons voulu prouver ici, c'est que la mort ne peut avoir d'action sur elle en détruisant l'instrument dont elle se servait. Conséquemment donc, si la mort ne l'atteint point, elle continue à exister par-delà le tombeau, et cette conclusion sera rendue encore plus manifeste par la suite.

**Démonstration morale.** — Tout être est organisé pour une fin quelconque. La fin implique les moyens pour l'accomplir, sans quoi il y aurait contradiction dans la nature de l'être. Or, en examinant l'homme, nous le voyons organisé pour connaître, aimer, posséder, être heureux. Il a un besoin incessant de bonheur, et cependant il meurt sans



l'avoir connu; il aime, il s'attache à des êtres qu'il chérit, dont l'affection lui est nécessaire, et ces êtres, la mort les lui enlève, sans que rien ne puisse s'y opposer; il est avide de savoir, et il ignore toujours infiniment plus qu'il ne sait; il sent le besoin de liberté et de puissance pour être heureux, et partout il rencontre des obstacles qui lui font comprendre combien il est faible et dépendant; il a horreur de la douleur et il souffre; il aime la vie, et il meurt; si donc tout finissait pour lui dans ce monde, il y aurait évidemment contradiction dans sa nature, et cette contradiction serait une iniquité atroce de la part de Dieu, qui le ferait supposer essentiellement méchant, ce qu'on ne peut accepter. Conséquemment, puisque l'homme n'obtient rien en ce monde de complet, qu'il meurt sans avoir atteint sa fin, il faut bien que sa vie se continue ailleurs pour que cette fin s'accomplisse. S'il avait dû n'y avoir que ce monde pour l'homme, organisés comme nous le sommes, chacun de nous aurait dû se compléter avant de mourir. Ainsi tous nous aurions joui de la même somme de bonheur, de liberté et de puissance, et cette satisfaction eût été égale à ce que notre nature demande. Nul ne serait mort sans avoir accompli tout ce qui est en lui d'accomplir. On ne concevrait pas AU DERNIER INSTANT DE L'INDIVIDU qu'il lui eût été possible de connaître une idée et une joie de plus lors même que sa vie se serait prolongée indéfiniment. La mort serait arrivée comme complément de l'être, et tous les hommes devant avoir même organisation auraient parcouru exactement le même cercle. Or, cela n'est point ainsi. Nous voyons, au contraire, dans l'humanité un mouvement de progrès, des différences dans le développement des individus et dans leur position. Nous voyons des gens qui vieillissent, d'autres qui ne vivent que quelques jours. Les Français qui existaient, par exemple, sous Pharamon et sous Clovis n'ont joui ni des mêmes lumières, ni du même bien-être que nous. Leur vie était misérable et sans sécurité relativement à la nôtre. Nul de nous ne voudrait changer son sort pour celui des générations

de ces temps-là. Et sans nous reporter si loin, tous les jours il est des gens au milieu de nous qui meurent malheureux et ignorants. Tous les jours il en est qui sont victimes de l'injustice de leurs semblables et qui ne reçoivent ici-bas aucune réparation. Nous en voyons, au contraire, qui, abusant de tout ce qu'il y a de plus sacré, de la justice, de la vérité, de l'amitié, de la bonne foi, sont heureux du malheur des autres. Nous en voyons qui sont bons et honnêtes, et à qui rien ne réussit, tandis que d'autres qui n'ont que des vices et de la méchanceté, sont entourés de prospérité. Et pourtant chacun de nous conçoit que cela est contraire à la souveraine équité, et chacun de nous désire que cela soit autrement. Mais, en attendant, les bons et les méchants meurent, et qui fera justice aux uns et aux autres si la mort est le néant de l'être? La nature humaine se révolterait si cela devait être ainsi, et il faudrait alors nier Dieu. Il y a évidemment une justice universelle qui n'est de l'invention de personne et qui est révélée à tous. Avant nous on parlait de justice et il y en avait qui la pratiquait, et après nous il y en aura encore qui la reconnaîtront. Tous les peuples de la terre en ont le principe en eux. Rien ne développe mieux chez l'homme la notion de justice que l'injustice. Celui qui souffre d'un dommage inique comprend qu'on a violé son droit et cette expérience lui apprend mieux qu'aucune théorie à distinguer le bien du mal, le juste de l'injuste, aussi celui qui dans l'adversité reste honnête, celui que l'iniquité d'autrui ne porte pas à la vengeance et à la dépravation, celui-là acquiert un degré de perfection en ce monde qui le place au premier rang dans l'autre; car le bien et le juste ne sont pas seulement dans sa tête, mais dans son cœur : ils s'y sont incarnés. Je disais donc que tous les hommes ont le principe de la justice en eux. Cette notion ne résulte pas seulement de notre organisation, mais de la substance qui, étant universelle, doit produire des résultats universels. Si la notion de justice ne provenait que de l'organisation humaine, comme chacun de nous a une organisation



propre, il y aurait autant de justices particulières que d'individus, la justice se rapporterait toujours à la satisfaction exclusive de chacun de nous, et jamais on ne verrait personne sacrifier son intérêt privé en faveur des autres par amour de l'équité. La sympathie entre les hommes n'existerait pas et ne pourrait pas exister. Il n'y aurait que calcul, égoïsme et violence. Or, de nombreux exemples ont prouvé dans tous les temps et dans tous les lieux qu'il est des êtres qui ont accepté les privations, les souffrances par amour du prochain et de l'équité. La sympathie est un fait incontestable ; nous prenons parti spontanément pour le faible contre le fort, pour l'opprimé contre l'oppresser, souvent même à nos risques et périls. Il existe donc bien réellement une justice qui n'est pas individuelle, ni de tel lieu, ni de tel temps, mais universelle et de tous les lieux et de tous les temps. Quelque incomplète qu'elle se soit révélée aux hommes jusqu'ici, sa manifestation prouve du moins son existence, et le peu qu'on en a connu démontre qu'il en reste encore à connaître, comme l'imperfection suppose la perfection, et la partie, le tout. Par conséquent, s'il existe une justice universelle, complète, absolue, elle ne peut appartenir qu'à Dieu. Dieu possède donc la souveraine équité d'où toute justice émane, donc l'homme ne peut être ni plus généreux, ni plus juste que Dieu, et pourtant il serait plus juste et plus généreux que Dieu, s'il n'existait pas après la mort une autre vie, où le bon et le méchant doivent être placés diversement, où l'homme complètera en lui ce qui lui est resté d'incomplet, où les satisfactions qu'il désire et dont il a besoin lui seront données, où il jouira de la liberté et de la puissance que sa nature demande pour être heureux, en un mot, une autre vie où il atteindra sa fin qui est de ressembler à Dieu même. Il serait plus juste et plus généreux que Dieu, car chacun de nous conçoit que cela est équitable et qu'à la place de la divinité il donnerait à l'homme ces satisfactions, puisque son organisation les lui a rendues nécessaires, et que le contraire

serait une déception atroce et un abus de puissance révoltant : donc, pour toutes ces raisons, il est évident que l'homme doit continuer de se développer après la mort et que son individualité est éternelle.

**Démonstration par l'analyse.** — Quand nous jetons les yeux autour de nous, il nous est impossible de nier l'ordre et l'intelligence qui règnent dans l'univers. Tout est admirablement coordonné, tout s'y tient, tout forme un immense système dont chaque partie a son rôle, et se trouve solidaire de toutes les autres, dans l'ensemble. Si vous dérangiez seulement le soleil, dans l'espace, qui n'est qu'un atôme par rapport au tout, vous changeriez à l'instant l'état, le mode d'être de tous les astres liés à son système, et avec le changement subi par ces astres, il en résulterait aussi un changement inévitable pour les êtres qui les peuplent. Mais tous les astres qui sont liés au système du soleil, constituant eux-mêmes un rouage du grand système universel, le dérangement de ce rouage entraînerait celui du système universel et l'univers tout entier se trouverait ainsi modifié par le seul fait du dérangement d'un astre quelconque. Cet admirable ensemble prouve donc qu'une intelligence suprême a présidé à cette immense organisation et qu'il y a unité dans la conception. L'ordre qui s'y manifeste atteste bien évidemment une intention conservatrice qui s'intéresse au maintien du TOUT comme à celle des PARTIES. Or, puisque la simple modification d'une seule des parties entraîne la modification de l'ensemble, il est évident que la destruction d'une quelconque de ces parties occasionnerait une ruine universelle. Aussi les lois qui régissent l'univers ont-elles toutes pour objet de développer, de renouveler, mais jamais de détruire. Toutes sont ascensionnelles, aucune n'est rétrograde. S'il existait une seule loi rétrograde, elle mettrait le désordre dans tout l'univers en heurtant et bouleversant, par son retour en arrière, toutes les parties de l'ensemble douées



d'un mouvement contraire. Qu'on se représente par exemple la loi qui régit l'homme allant en arrière au lieu d'aller en avant. Outre qu'on ne concevrait pas une génération passible avec une pareille loi, toutefois l'existence de cette génération admise, elle devrait nécessairement disparaître bientôt, car l'homme, selon la loi de retour, serait forcé de revenir enfant, fœtus, embryon, germe et moins encore, jusqu'à sa complète disparition. Toute l'espèce humaine suivant la même loi, on conçoit qu'il ne resterait bientôt plus trace de l'homme sur la terre. De plus, la loi qui régit actuellement l'humanité se trouvant harmonisée avec celle qui régit le monde extérieur, puisque tout dans la nature se développe dans le temps selon un mouvement de succession ascensionnelle, il faudrait donc qu'il y eût deux sortes de temps ou de succession. C'est-à-dire un temps qui conduirait à l'avenir et l'autre qui conduirait au passé, ce qui est impossible. Tous marchent vers l'avenir : aucun ne retourne vers le passé par un mouvement rétrograde. Ce qui est passé reste éternellement derrière par rapport à l'être auquel ce passé appartient ; comme ce qui n'est pas encore venu sera toujours relativement devant (1) ; jamais l'on ne verra le fruit redevenir fleur, la fleur bourgeon et germe et le germe reculer ainsi jusqu'à son principe générateur. La loi qui régit tous les règnes est la même que celle qui régit l'homme, que celle qui régit l'univers entier. Cette loi est ce qu'on appelle la loi de progrès. Le progrès est donc manifeste, incontestable, c'est le mouvement universel qui entraîne tout vers l'avenir ; c'est le seul mode possible de conserver en développant. Une loi qui au lieu de développer l'être, le modifierait en sens contraire, serait essentiellement destructive. Et, en effet, de même que le DÉVELOPPEMENT de l'être, n'est autre chose que

---

(1) Le fusionnisme seul peut démontrer comment dans le développement de l'être, le passé et l'avenir s'actualisent et deviennent tous deux présents.

son agrandissement successif; son repliement ou son retour sur lui-même en serait l'amoindrissement incessant. Ainsi, tandis qu'avec le premier l'être augmente sans cesse, avec le second il diminuerait continuellement. L'un est donc bien conservateur et l'autre destructeur; car qu'est-ce qui est plus essentiellement conservateur que ce qui ajoute constamment à l'être? Comme aussi rien n'est plus manifestement destructeur que ce qui lui enlève à chaque instant quelque chose de lui-même.

D'après cette analyse, il est donc incontestable que la loi de retour n'existe pas. Il n'existe par conséquent qu'une loi, c'est la loi ascensionnelle, loi de développement et de conservation. Cela prouvé, rien de ce qui est arrivé à un certain point ne peut perdre la qualité acquise. Sa fin, sa loi c'est d'augmenter toujours en perfection et de ne jamais revenir en arrière. Ainsi quelque effort, par exemple, que l'homme fasse pour modifier la substance animale, jamais il n'en fera une substance végétale et encore moins une substance minérale. La même impossibilité existe pour la substance végétale. Les qualités végétales acquises, par l'élaboration de la nature ne peuvent plus se perdre. Elle ne saurait devenir minéral, parce que le minéral étant au-dessous du végétal, il faudrait pour cela que la substance revînt en arrière, et nous avons vu qu'il n'existe point de loi rétrograde.

Cependant il est bien vrai que l'être d'un ordre supérieur peut jusqu'à un certain point se mêler à l'être d'un ordre inférieur, mais ce mélange a toujours pour résultat final d'élever l'être de l'ordre inférieur. Le blanc qui se mêle à la négresse a pour produit un être qui cesse d'être nègre. L'animal qui se nourrit de végétaux se les assimile et les transforme en substance animale; comme le règne végétal a pour objet de s'assimiler la substance minérale. Remarquez que dans l'ordre naturel, c'est le règne supérieur qui se nourrit du règne inférieur pour l'élever à lui; comme dans les espèces, c'est la supérieure qui domine l'inférieure et s'en assimile les indivi-



dualités. Si quelquefois un individu d'une espèce inférieure détruit un individu d'une espèce supérieure, cela est une exception un cas anormal et désordonné, comme la chute du rocher qui vous écrase, l'incendie qui vous brûle, le naufrage qui vous noie. Mais, du reste, Dieu a arrangé les choses de telle sorte que la loi de progrès et d'ascension, que le mélange des substances, de quelque manière qu'il ait lieu, dans le désordre ou dans l'ordre, toujours ce qui est supérieur communique sa qualité à ce qui est inférieur et l'élève en perfection ; en sorte que, par ce moyen du mal même, Dieu a su faire sortir le bien. Cela vient de ce que nous avons dit et prouvé, qu'une fois une qualité acquise dans la substance, elle ne peut plus la perdre. Ce qui est impondérable reste impondérable ; ce qui est plus léger, plus fluide, reste plus léger, plus fluide. La substance dont la qualité est l'activité, garde cette qualité. Ce qui est lourd, grossier, sans mouvement, est destiné par la loi ascensionnelle à être élevé au rang des substances légères, délicates, actives ; mais jamais celles-ci ne peuvent redevenir inférieures à leur état acquis, ainsi le fluide électrique, la lumière, le calorique ne peuvent perdre leurs propriétés. Jamais ce qui est naturellement lumineux, ne deviendra naturellement obscur, jamais ce qui a pour principe la chaleur ne sera substantiellement froid.

Les propriétés qui sont dans les êtres essentiellement, y demeurent toujours, et quelque modification qu'on fasse éprouver au corps on retrouve constamment en eux ce qui constitue leur essence. Or, les propriétés essentielles de l'homme, considéré si l'on veut comme un être purement organique, c'est d'être intelligent, raisonnable, doué de mémoire et de la conscience de son être. Par conséquent, quelle que soit la modification qu'il subisse, par la mort et la décomposition, son essence étant l'intelligence, la raison, la mémoire, et la conscience de son MOI, il faut que ces propriétés restent inhérentes à l'essence ; et comme l'essence est indestructible, les propriétés qui lui sont propres le sont

aussi : donc, il est évident que l'homme, après la mort, doit encore penser, raisonner, se ressouvenir et garder la conscience de son moi : donc il ne meurt pas. Et pourquoi lui seul s'anéantirait-il, quand rien ne s'anéantit ? Le grain de sable est impérissable, et l'être qui comprend l'ordre et l'intelligence de Dieu périrait ? Cela est impossible. Il y aurait évidemment dans la nature de l'homme une contradiction qui renverserait toutes les notions de raison, si tandis que la matière la plus inerte est éternelle, lui qui seul comprend l'éternité devait être anéanti dans sa faculté intelligente.

Mais, de même que pour comprendre l'intelligence il faut être intelligent, de même aussi pour comprendre l'éternité, il faut être éternel.

**Démonstration par la synthèse.** — Dieu, c'est l'omnisubstance. Rien ne peut être formé qu'avec une portion de lui-même. Où existe-t-il autre chose que Dieu, à qui nous puissions emprunter l'être, puisque Dieu est tout ? Or, portion de Dieu, notre substance ne peut donc être essentiellement différente de sa substance à lui. Il n'y a point et il ne peut y avoir en Dieu d'hétérogénéité. Sa substance est une et identique à elle-même dans tout son entier. La nôtre est par conséquent identique à la sienne ; car si elle en différait essentiellement, ou elle n'appartiendrait point à Dieu, ou la substance divine serait au-dessous d'elle-même en nous, et par conséquent dégradée ; or cela ne peut être, et par mille raisons. Puis donc, que nous sommes portions de Dieu, la portion de substance dans laquelle nous vivons, nous sentons, nous pensons, et nous créons le MOI, cette portion de substance, dis-je, doit avoir essentiellement les mêmes qualités que la substance universelle de Dieu. — Par conséquent, la substance divine étant essentiellement intelligente, la nôtre l'est aussi. — La substance divine est libre, nous sommes aussi doués de liberté. L'ordre est inhérent à Dieu, nous en avons également besoin. Il est tout puissant, puis-



qu'il est libre, et absolument libre puisqu'il est seul, la puissance est de même manifeste en notre être et la notion d'individualité qui fait de chacun de nous un être un, seul, et à part, nous vient justement de L'UNITÉ de Dieu.

Récapitulons. Dieu est l'omnisubstance, c'est-à-dire toute la substance. Tout est en lui et pour lui, rien n'est sans lui et hors de lui.

L'omnisubstance a essentiellement conscience d'elle-même. Elle se sent, se sait et se voit. De ce seul attribut résulte pour Dieu, évidemment, l'omniscience, car puisque Dieu est tout, il suffit de se connaître pour tout connaître. Ayant en lui tous les temps, tous les lieux, et sa substance étant sans solution de continuité, il lui suffit de se sentir pour être omniprésent, c'est-à-dire présent partout et toujours. Enfin, puisqu'il se voit, ce qui est la condition indispensable de la conscience de soi-même, il voit nécessairement tout; rien ne peut lui être caché, ce qui fait sa PRESCIENCE.

Ainsi donc, de L'OMNISUBSTANCE ou de la substance universelle qui a conscience de soi, naît nécessairement L'OMNISCIENCE, L'OMNIPRÉSENCE et la PRESCIENCE de Dieu.

Mais, puisque Dieu est TOUT, il est SEUL; puisqu'il est SEUL, il est nécessairement LIBRE, car rien ne peut lui faire obstacle; or, puisqu'il est absolument LIBRE, il est infailliblement TOUT PUISSANT; car la toute-puissance, c'est précisément l'exercice de la liberté absolue.

Conséquemment, aux attributs de Dieu que nous avons d'abord vus, savoir : L'OMNISCIENCE, L'OMNIPRÉSENCE et la PRESCIENCE, il faut ajouter encore L'UNITÉ, LA LIBERTÉ ABSOLUE et la toute-puissance. Mais tout cela n'existerait réellement pas, si L'OMNISUBSTANCE n'était pas ÉTERNELLE. En effet, que seraient une omniscience et une prescience limitées par l'anéantissement futur? Pourrait-on appeler liberté absolue une liberté qui devrait finir, et donner le nom de toute-puissance à une puissance soumise elle-même à la destruction? Évidemment, sans l'éternité il n'y aurait ni

OMNISCIENCE, ni PRESCIENCE, ni LIBERTÉ ABSOLUE, ni TOUTE-  
PUISSANCE ; et comme les unes et les autres sont la conséquence  
nécessaire de l'unité de Dieu, pour admettre l'éternité en dehors  
de Dieu, il faudrait supposer que Dieu, qui est l'omnisubstance,  
ne serait pas seul, ce qui serait absurde, contradictoire.

Donc, Dieu est aussi ÉTERNEL.

Maintenant, reprenons ce que nous avons dit. L'omnisub-  
stance est toute substance ; tout ce qui existe fait donc partie  
du tout essentiellement, et comme la substance universelle  
est et doit être nécessairement homogène, simple, et sans  
solution de continuité, notre substance à nous est aussi néces-  
sairement, quant à son essence, homogène, simple et sans  
solution de continuité. — La substance divine est éternelle,  
par conséquent la nôtre aussi, puisqu'elle est la même et pas  
autre. La substance divine a conscience d'elle-même ; la  
nôtre également quant à son individualisation, et cette con-  
science s'agrandit incessamment avec le développement intel-  
lectuel. La substance divine possède la science universelle,  
la nôtre est apte à l'acquérir. — La substance divine est  
présente partout et toujours ; la nôtre s'universalise de plus  
en plus dans le temps. — La substance divine est abso-  
lument libre ; chaque jour développe de plus en plus notre  
liberté. — La substance divine est toute puissante ; la nôtre  
est destinée à augmenter continuellement la sienne par le  
développement de l'humanité. Nous sommes ainsi, en petit,  
ce que Dieu est en grand. Les attributs de notre substance  
sont le reflet des attributs de la substance divine. Nous  
avons dans notre nature les mêmes qualités que Dieu ; seu-  
lement Dieu possède absolument ce qui n'est que relatif  
en nous. Mais comme le relatif en nous a la même origine que  
l'absolu en Dieu, comme il n'en diffère que par le mode de  
succession auquel nous sommes soumis dans notre ascen-  
sion vers la divinité, ce mode ne peut changer en rien  
la nature de notre substance, et par conséquent il faut que  
tôt ou tard elle jouisse des attributs absolus de la divinité.



Or, comme chacun de nous meurt avant d'avoir atteint ce but, il faut donc nécessairement qu'il y ait ailleurs d'autres vies où la substance continue son développement et ses progrès. Destinés par notre essence à réaliser la perfection qui est dans les conditions de la substance divine, et nul n'atteignant cette perfection en ce monde, il est indispensable que nous continuions à vivre dans d'autres mondes de plus en plus supérieurs, où le développement complet doit nécessairement s'opérer. Donc, l'homme est évidemment éternel. La mort n'est que le passage d'un milieu qui ne suffit plus au progrès de l'élaboration de notre nature, à un autre milieu où le développement est rendu plus facile. Ce monde est un laboratoire où s'accomplit une chimie divine. L'objet de cette chimie pour l'homme, c'est la création du MOI ou de la personnalité; pour l'animal, c'est la création de L'INSTINCT ou de L'INDIVIDUALITÉ; pour le végétal, c'est la création de L'ORGANISME ou du PARTICULIER; pour le minéral, c'est la séparation rudimentaire des parties hétérogènes produites par les combinaisons diverses de la substance simple. Le minéral est le premier germe sensible d'où s'engendrent tous les êtres pour agir ensuite chacun selon leur fin.

Or, comme chaque planète est limitée par sa surface, et comme tous les êtres de l'infini doivent passer par le même lieu pour accomplir leur élaboration, il est évident que si la mort ne faisait pas continuellement place aux êtres nouveaux qui arrivent, la surface d'une planète quelle qu'elle fût, ne saurait les contenir tous, ou bien, dans la supposition d'un seul monde, il aurait fallu que ce monde fut infini; mais avec un seul monde infini, il n'y aurait eu qu'un seul milieu, tous les êtres auraient dû vivre contemporains, tous égaux en âge et égaux en durée, en développement, en perfection; bref, l'univers au lieu d'être infiniment divers, multiple, réunissant tous les contrastes possibles, au lieu d'être réellement infini sous toutes les formes, eût été sans variété, uniforme, et fini sans être parfait. Et comme l'univers est le côté infini

de Dieu, s'il n'eût pas été tel qu'il est maintenant, il n'eût pas été infini; et Dieu eût été moins Dieu, par conséquent, il n'eût pas été Dieu.

Ce qui est, se trouve donc dans les conditions les plus favorables et les plus conformes à la puissance absolue et à la perfection de Dieu. La mort était donc une conséquence nécessaire de cette puissance absolue et de cette perfection. Elle devait ajouter à l'infini des infinis toujours nouveaux; à la puissance suprême des infinis de puissance suprême incessamment créés; à la perfection absolue, des perfections éternellement nouvelles. Par ce moyen, Dieu est toujours UN et toujours DIVERS; toujours SIMPLE et toujours COMPOSÉ; IMMuable et CHANGEANT, PARFAIT et jamais achevé, ÉTERNEL et SUCCESSIF, réunissant tous les modes possibles d'êtres, dans son mode simple d'être, CRÉANT SANS CESSER SANS JAMAIS AVOIR ACHEVÉ DE CRÉER; en un mot, il réunit de la sorte toutes les conditions d'une activité éternelle, ce qui est bien réellement le caractère absolu de sa toute-puissance et de sa volonté infinie.

Vous le voyez donc, la mort n'est pas un néant. C'est au contraire le grand lieu de continuité qui relie l'être personnel à l'universel, lorsqu'une fois le MOI est créé. C'est l'épanouissement éternel de l'homme en Dieu où il acquiert de plus en plus la conscience de l'immensité de son être, en grandissant incessamment. La mort c'est un réveil plus grand de la vie, c'est l'horizon individuel qui s'est étendu, une révélation nouvelle qui s'est faite à l'être séparé du cadavre. Au moyen de la mort, nous accomplissons la loi d'universalisation le plus promptement possible. La dissolution des éléments constituant le cadavre, nous mêle incessamment à tous les autres êtres. Tandis que vivant dans notre corps, nous rencontrons comme obstacle au mélange universel les surfaces des corps de tous les autres êtres, par la dissolution du cadavre, cet empêchement n'existe plus. Tous les êtres nous absorbent et nous les pénétrons facilement.



Par conséquent, comme la substance est sans solution de continuité, qu'elle tient à elle-même d'une manière inhérente et inséparable, et comme le moi dans sa conscience de lui-même doit nécessairement s'épanouir et se reconnaître dans tout ce qui lui a appartenu, il en résulte qu'après la mort non seulement nous vivons dans le monde où nous avons transporté notre centre, mais encore dans tous les êtres du monde que nous avons quittés. Ainsi, tandis que, avant la mort, notre vue s'arrêtait aux surfaces des êtres, après la mort, nous les voyons intimement. Tandis que, avant la mort nous ne pouvions apercevoir que les êtres qui se trouvaient dans l'horizon de notre rayon visuel, après la mort nous les voyons en tous lieux, dans les ténèbres comme en plein soleil, et d'un pôle à l'autre. La mort nous a donc donné deux vies, la vie de ce monde infiniment plus étendue par le mélange de notre substance en dissolution avec celle des autres êtres, et la vie du monde ultérieur de beaucoup supérieure à celle-ci.

Ce n'est pas tout, comme avant d'avoir vécu en ce monde, nous avons déjà vécu dans un autre, et que dans cet autre nous avons aussi laissé, comme ici en y passant, une portion de nous-même, il faut que le moi s'y épanouisse, s'y cherche et s'y trouve. Conséquemment, ce n'est pas deux vies qui se révèlent à nous, mais trois. Et comme la conscience de ces trois vies nous confirme d'une manière absolue la succession des autres, il s'ensuit qu'après la mort nous recevons une sorte de révélation certaine de la vie ultérieure où nous ne sommes pas encore arrivé, et qu'ainsi on peut dire que nous jouissons, aussitôt après la mort, d'un épanouissement qui s'étend dans quatre vies différentes. A chaque évolution nouvelle dans les mondes subséquents, nous nous étendons au sein de l'infini dans cette proportion. En sorte que chaque pas que nous faisons dans cette voie a pour objet de nous dégager de plus en plus de notre individualisme pour nous fuser dans l'universel. L'être humain sent, dans cette immense

ascension, qu'il plonge dans le sein de Dieu et s'identifie à lui en participant d'une manière progressive de ses attributs. Il sent, tout en conservant SON MOI dont il ne perd jamais la conscience, qu'il se fait Dieu. La loi du temps et de l'espace dans laquelle nous sommes maintenant emprisonnés, s'abaisse devant lui. Le passé et l'avenir se rapprochent et se font de plus en plus présent. L'espace perd ses distances, l'être humain arrive à toucher aux points les plus éloignés simultanément, sans se translater, sans quitter le lieu qu'il occupe. Sa volonté rencontre de moins en moins des oppositions. Enfin, la satisfaction touche immédiatement le désir et le bonheur va grandissant sans cesse à mesure que l'homme arrive à être plus universel, jusqu'à ce qu'il ait atteint l'absolu, c'est-à-dire Dieu.

De tout ce que nous avons dit, il résulte donc bien évidemment : 1° que l'intelligence n'est point le produit de l'organisme humain, mais qu'au contraire l'organisme humain est l'instrument au moyen duquel la substance intellectuelle s'élabore ; 2° que l'homme est destiné à vivre éternellement selon les notions de justice et de cause finale ; 3° que l'éternité de l'homme est prouvée par la loi nécessaire de progrès et par l'impossibilité que l'être qui a une fois acquis une qualité la perde jamais et revienne en arrière ; 4° enfin, que non seulement l'homme est éternel, mais qu'étant formé de la substance divine, il a en lui relativement toutes les qualités de la divinité et que dans le développement infini de ces qualités, il doit arriver à s'identifier à Dieu même, sans perdre son côté individuel.

L. DE TOURREIL.





## AUX INDIFFÉRENTS

---

*Les hommes sont souvent insoucians pour les réformes sociales, parce que, prévoyant que le bénéfice de ces réformes ne pouvant se réaliser que plus ou moins tard, ils pensent qu'ils auront cessé d'être, et alors ils dédaignent de s'occuper de l'amélioration du présent. « Qu'est-ce que cela nous fait, disent-ils, que vos doctrines rendent les hommes heureux dans cent ou deux cents ans d'ici, puisque nous n'y serons plus! »*

*Erreur! La mort n'est point la cessation de l'être en ce monde. Au contraire, ceux qui meurent grandissent dans la vie et se trouvent beaucoup plus réellement en ce monde que nous. Tandis que nous n'y sommes qu'avec une seule forme, les êtres morts y sont multiformes. Tandis que nous n'occupons qu'un seul lieu, ils y occupent une multitude de lieux. Plus répandus que nous en ce monde par tous les aspects, si le milieu est mauvais et rempli de mal, ils sont donc plus dans le mal que nous. Au contraire, si le bien y domine, ils en jouissent avec plus de plénitude, puisqu'ils sont plus étendus et plus épanouis ici que nous.*

*Nous sommes donc intéressés à préparer le bien pour en jouir après la mort.*

LOUIS.

---

\*

---

Chez M. Victor CHOQUE, Rue Turbigo, 70

---

Imp. Gaston BAILLY, 96, boulevard Montparnasse

---